



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition scientifique, « Avis des éditeurs », *De l'Allemagne*, Tome I, STAËL (Madame de), p. V-VII

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2178-5.p.0007](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2178-5.p.0007)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2014. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## AVIS DES ÉDITEURS

---

Nous ne croyons pas devoir donner en tête de ce volume détaché une notice complète sur madame de Staël. Nous renvoyons au beau travail de M. Sainte-Beuve dans les *Portraits de Femmes*, nous bornant à en extraire les lignes suivantes qui se rapportent spécialement au livre sur l'Allemagne :

« Le livre *De l'Allemagne*, qui n'a paru qu'en 1813 à Londres, était à la veille d'être publié à Paris en 1810 ; l'impression soumise aux censeurs impériaux, Esménard et autres, s'achevait, lorsqu'un brusque revirement de police mit les feuilles au pilon et anéantit le tout. On sait la lettre du duc de Rovigo et cette honteuse histoire. L'Allemagne ayant été de plus en plus connue, et ayant d'ailleurs marché depuis cette époque, le livre de madame de Staël peut sembler aujourd'hui moins complet dans sa partie historique ; l'opinion s'est montrée dans ces derniers temps plus sensible à ces défauts. Mais, à part même l'honneur d'une initiative dont personne autre n'était capable alors, et que Villers seul, s'il avait eu autant d'esprit en écrivant qu'en conversant, aurait pu partager avec elle, je ne crois pas qu'il y ait

encore à chercher ailleurs la vive image de cette éclo-  
sion soudaine du génie allemand, le tableau de cet âge  
brillant et poétique qu'on peut appeler le siècle de  
Goethe ; car la belle poésie allemande semble, à peu de  
chose près, être née et morte avec ce grand homme et  
n'avoir vécu qu'une vie de patriarche ; depuis, c'est déjà  
une décomposition et une décadence. En abordant l'Al-  
lemagne, madame de Staël insista beaucoup aussi sur la  
partie philosophique, sur l'ordre de doctrines opposées  
à celles des idéologues français ; elle se trouvait assez  
loin elle-même, en ces moments, de la philosophie de  
ses débuts. Ici se dénote chez elle, remarquons-le bien,  
un souci croissant de la moralité dans les écrits. Un  
écrit n'est suffisamment moral, à son gré, que lorsqu'il  
sert par quelque endroit au perfectionnement de l'âme.  
Dans l'admirable discours qu'elle fait tenir à Jean-  
Jacques par un solitaire religieux, il est posé que « le  
« génie ne doit servir qu'à manifester la bonté suprême  
« de l'âme. » Elle paraît très-occupée, en plus d'un  
passage, de combattre l'idée du suicide. « Quand on est  
« très-jeune, dit-elle excellemment, la dégradation de  
« l'être n'ayant en rien commencé, le tombeau ne semble  
« qu'une image poétique, qu'un sommeil, environné de  
« figures à genoux qui nous pleurent ; il n'en est plus  
« ainsi, même dès le milieu de la vie, et l'on apprend  
« alors pourquoi la religion, cette science de l'âme, a  
« mêlé l'horreur du meurtre à l'attentat contre soi-  
« même. » Madame de Staël, dans la période doulou-

reuse où elle était alors, n'abjurait pas l'enthousiasme, et elle termine son livre en le célébrant ; mais elle s'efforce de le régler en présence de Dieu. *L'Essai sur le Suicide*, qui parut en 1812 à Stockholm, était composé dès 1810, et les signes d'une révolution morale intérieure chez madame de Staël s'y déclarent plus manifestes encore.

« L'amertume que lui causa la suppression inattendue de son livre fut grande. Six années d'études et d'espérances détruites, un redoublement de persécution au moment où elle avait lieu de compter sur une trêve, et d'autres circonstances contradictoires, pénibles, faisaient de sa situation, à cette époque, une crise violente, une décisive épreuve, qui l'introduisait sans retour dans ce que j'ai appelé les années sombres. Qu'elle aille, qu'elle aille ! il n'y a plus désormais, malgré la gloire qui ne la quitte pas, il n'y a plus de station ni de chant au Capitole. Jusque-là les orages même avaient laissé jour pour elle à des reflets gracieux, à des attrait momentanés, et, selon sa propre expression si charmante, à quelque *air écossais* dans sa vie. Mais à partir de là tout devient plus âpre..... »

Extrait des *Portraits littéraires* (1835)